

LETTRÉ DU KOWEIT

PAR JOCELYN COULON



L'avion des lignes aériennes koweïtiennes amorce sa descente vers l'émirat. Il est presque minuit en cette nuit du début octobre.

Soudain, d'une voix nonchalante, une hôtesse annonce aux passagers que, dans quelques minutes ils verront apercevoir les puits de pétrole en feu. Au fur et à mesure que l'avion s'approche de l'aéroport, les puits des champs pétroliers du sud du Koweït apparaissent clairement. Les flammes sont de plus en plus hautes et dégagent une épaisse fumée noire. Le ciel est illuminé et d'une étrange couleur dorée.

Dans quelques semaines tout cela ne sera qu'un mauvais souvenir. Les équipes de sapeurs-pompiers, principalement de compagnies américaines et canadiennes, auront terminé l'extinction des feux, pour le plus grand bonheur des Koweïtiens et de leur ministre des Finances. La destruction de 735 puits de pétrole par les Irakiens, quelques heures avant leur retrait du Koweït à la fin de février dernier, a fait perdre à l'émirat la rondelette somme de 45 milliards de dollars américains en exportation de pétrole. Les sapeurs-pompiers ont bien travaillé, surtout les Canadiens. Lorsqu'ils sont arrivés en avril, ils avaient estimé pouvoir éteindre un puits par jour. Mais dès cet été, grâce à de nouvelles technologies et à des renforts venus de pays aussi différents que l'Iran, la Roumanie et la Chine, le rythme des extinctions s'est accéléré. Maintenant, ce sont quatre puits qui sont éteints chaque jour. Et ce sont les sapeurs-pompiers d'une compagnie canadienne de l'Alberta qui détiennent le record : plus de 160 feux maîtrisés alors que les experts américains de la célèbre équipe de Red Adair arrivent difficilement à une centaine.

L'incendie des puits de pétrole a causé de lourds dégâts environnementaux au Koweït avec les déversements de pétrole à terre et dans la mer, la formation d'immenses nuages de fumée noire au-dessus du pays et la présence dans l'air de cette société parmi les plus modernes et les plus aseptisées du Proche-Orient, de millions de petites gouttelettes de pétrole noir. Tout cela a provoqué bien des traumatismes. Depuis la libéra-

tion, les Koweïtiens se lèvent chaque matin en se demandant si l'air qu'ils vont respirer ne les rendra pas malades et si leurs vêtements se seront pas complètement souillés quelques minutes après qu'ils auront mis les pieds dehors.

Si les problèmes entraînés par le saccage des installations pétrolières sont sur le point d'être réglés, il n'en va pas de même des problèmes causés par les milliers de mines et de bombes qui jonchent le pays. Elles ont été semées à travers le Koweït pendant la guerre du Golfe par les forces alliées mais surtout par les Irakiens, qui en ont déversé et enterré sur des dizaines de kilomètres à la frontière entre le Koweït et l'Arabie saoudite. Ces mines et ces bombes provoquent quotidiennement des drames humains dont les grands médias internationaux ne parlent pas la plupart du temps.

«Depuis quelques semaines, le personnel de la MONUIK est confronté à une tâche qui n'était pas prévue dans son mandat : repérer les civils irakiens qui entrent au Koweït pour déterrer des mines.»

Durant la guerre du Golfe, deux types d'explosifs ont été utilisés au Koweït. La coalition multinationale s'est servie de bombes tandis que les Irakiens avaient une prédilection pour les mines. Chaque fois que les alliés bombardaient l'émirat ou le sud de l'Irak, leurs avions larguaient de 200 à 300 bombes de petit format au-dessus d'objectifs particuliers et toutes n'explosaient pas. Si les militaires de la coalition en ont repérées et neutralisées des milliers, il en reste encore qu'il n'est pas toujours facile de localiser. Certaines bombes sont munies d'un petit parachute et lorsque le vent souffle, elles peuvent se déplacer, rendant la tâche de désamorçage extrêmement difficile. Il y a quelques semaines, de jeunes Koweïtiens sont morts dans la cour d'une école après avoir heurté une de ces bombes.

Mais les explosifs qui font le plus de ravage sont ceux laissés par les

Irakiens. Tout au long des sept mois d'occupation, les forces irakiennes ont enterré des mines de tous formats sur l'ensemble du territoire koweïtien. Il y en avait partout : le long de la frontière avec l'Arabie saoudite, en mer au large des côtes de l'émirat, dans les champs pétroliers, dans certains édifices et points stratégiques. Là encore, les forces alliées ont procédé à un minutieux déminage. Les Français se sont occupés des plages de l'émirat. Ils ont enlevé, presque toujours à la main, plus de 15 000 mines. Les Canadiens se sont occupés de la zone démilitarisée entre le Koweït et l'Irak. Ils ont neutralisé 8 000 engins. Néanmoins, il en reste encore et des équipes de Britanniques, de Pakistanais, d'Égyptiens et de Bangladeshis s'affairent toujours à nettoyer le pays. Non sans mal. Le jour de mon départ, six soldats égyptiens sont morts en tentant de désamorcer une de ces mines.

Avant de partir visiter le secteur sud de la zone démilitarisée, un des endroits les plus minés du Koweït, j'ai lu attentivement les informations présentées dans un feuillet distribué dans tous les hôtels. On y décrit la

dans son mandat : repérer les civils irakiens qui entrent au Koweït pour déterrer des mines. La plupart du temps, ces civils – enfants, femmes et vieillards – se blessent ou pire, meurent en sautant sur une mine. Chaque fois, les militaires de la Mission d'observation de l'ONU doivent dépêcher un véhicule ou un hélicoptère pour évacuer les victimes vers l'hôpital le plus proche.

Après une quinzaine de minutes de vol, les pilotes nous montrent des civils irakiens qui courent dans le sable. À la vue de l'hélicoptère, ceux-ci s'immobilisent et nous sautent de la main. L'un d'eux transporte une longue pelle qui servira à déterrer une mine. Si le groupe parvient à s'emparer de plusieurs mines et à retraverser la frontière, il obtiendra quelques dizaines de dinars des militaires irakiens. Ces derniers tentent ainsi de reconstituer leurs stocks d'explosifs. Mais, le plus souvent, le salaire de ces folles équipées dans les champs de mines est un voyage à l'hôpital avec une jambe arrachée ou, plus dramatiquement, la mort. Et ce sont les plus pauvres des Irakiens qui paient.

Pour l'instant les pilotes chiliens ne peuvent rien faire. Ils transmettent la position des Irakiens à leur quartier général qui enverra une camionnette prendre en charge les intrus et les ramener de l'autre côté de la frontière... jusqu'à la prochaine fois. Un des pilotes nous confie que certains Irakiens, même un pied en moins, reviennent tenter leur chance. Au quartier général de la Mission d'observation des Nations Unies, le porte-parole, Abdellatif Kabbaj, me montre des photos d'Irakiens déchetés.

De retour à Doha, je salue les soldats canadiens qui, depuis six mois, construisent et aménagent les postes d'observations de l'ONU et déminent la zone démilitarisée sous des températures variant entre 40° et 65°C. La voiture qui me ramène à l'hôtel n'est pas climatisée et nous roulons toutes vitres baissées. En arrivant, me dis-je, je me précipiterai à la plage pour me rafraîchir. Puis, je pense aux mines, dont certaines flottent encore dans le golfe Persique, et aux blessures des Irakiens. Après tout, la baignoire de ma chambre d'hôtel n'est pas si mal ! □

Jocelyn Coulon est responsable de l'information internationale au journal Le Devoir.